

DENIS VOIGNIER

Extrait

Chasse Gardée

chap 1 et 2

Chasse Gardée

CH1

printemps 1525, forêt de Rosheim

La forêt n'était pas trop dense, peuplée, ici, de hêtres et de chênes. Un vent tiède faisait bruisser le feuillage au-dessus de nous tandis qu'à intervalles réguliers, un rapace, dérangé par notre présence, prenait son envol à notre approche.

J'avancais prudemment, comme me l'avait conseillé mon oncle. Je suivais à pas lents et comptés sa silhouette massive. Sous le soleil de plomb, son large chapeau de toile noire captait la chaleur et le faisait transpirer à grosses gouttes. Il leva la main droite, me faisant ainsi signe de m'arrêter.

— On y est presque.

C'était l'instant délicat. Le moment où l'imprudence peut coûter très cher, transformer une apparente quiétude en un enfer inéluctable et destructeur.

Tous deux, nous tendions l'oreille. Il ne fallait pas se faire prendre par les gardes qui sillonnaient la forêt sur leurs chevaux.

L'écoute dura une bonne minute qui me parut un siècle.

— Je crois que ça peut aller, chuchota mon oncle Ebersolt.

Un large sourire avait envahi son visage mal rasé et ses yeux pétillaient de malice.

Ce n'était que la troisième fois que j'accompagnais ainsi mon oncle pour vérifier les collets. Habituellement, sur une dizaine de pièges, il attrapait deux, parfois trois lièvres bien dodus. De quoi nourrir la famille pendant une semaine.

Nous étions pratiquement arrivés sur les lieux. Mon oncle tendit encore l'oreille puis se tourna vers moi.

— Attends ici, je vais voir.

— Le geai ?

— Comme toujours. Trois fois le geai.

Oncle Ebersolt ne lésinait pas sur les précautions. Le risque était élevé. Par deux fois, il avait bien failli être pris et n'avait dû son salut qu'à la maladresse de ses poursuivants et à sa connaissance parfaite de la forêt.

Il disparut dans un bosquet de noisetiers. Je m'accroupis alors et écartai les branches pour l'observer. Je ne devais pas bouger tant qu'il ne m'en donnait pas l'ordre.

À vingt pas de moi, je le vis se pencher. Puis, il leva son bras gauche. Dans sa main, une belle prise qui me remplait de joie. Nos ventres n'allaient plus crier famine pendant quelques jours.

Je m'apprêtais à le rejoindre lorsque des aboiements se firent entendre, sur ma gauche, là où un sentier pierreux sinuait dans la forêt.

— Les chiens !

Déjà, deux molosses aux gueules béantes et baveuses étaient sur lui, l'entourant avec force grognements.

Des cavaliers juchés sur leurs chevaux les suivaient. Deux hommes trapus vêtus d'épaisses vestes de cuir brun. À leurs côtés, une longue épée qui fouettait le flanc des montures. Leurs visages patibulaires ne me disaient rien qui vaille.

Mon oncle ne bougeait plus, les chiens le tenaient sous bonne garde.

— Ebersolt ! Te voilà donc ! lança l'un des gardes. Un moment que l'on te court après !

Mon oncle, rapidement, s'était débarrassé de sa prise, mais l'un des chiens avait récupéré le lièvre et s'approcha des chevaux, l'animal dans la gueule.

— Bravo Belzebuth ! reprit le garde. Nous allons nous régaler ce soir.

Je ne savais que faire. L'envie de bondir et de m'en prendre à ces deux sbires du Comte Schrantzer me démangeait. Je n'étais armé que d'un coutelas de fortune et face à ces deux hommes et aux deux chiens, je n'avais aucune chance de m'en sortir. Qui plus est, mon oncle m'avait bien souvent expliqué : « En cas de problème, sauve-toi ! Cours, ne te retourne pas ! ».

Je ne pouvais m'y résoudre. Peut-être l'affaire allait-elle bien se terminer ?

L'autre garde, qui jusqu'à présent n'avait pas desserré les dents ni fait le moindre geste, désigna un chêne majestueux qui portait d'amples et solides

branches.

— Que penses-tu de celui-ci ? fit-il à l'adresse de son compagnon, tout en saisissant une corde qui était enroulée sur le côté droit de sa selle.

Je voyais mon oncle de profil. Il était comme tétanisé.

— On va régler cette affaire, reprit le premier garde. Ça fait trop longtemps qu'on te cherche Ebersolt. On te tient, on ne te lâche plus.

— Qu'allez-vous faire ? questionna mon oncle, d'une voix qui ne tremblait pas.

— T'attacher, comme ça, tu ne n'iras plus courir les bois.

— Tu ne voleras plus le gibier. Tu le sais, que tu voles le gibier ?

— Je veux juste nourrir ma famille, rien de plus. Est-ce du vol ?

— Ce lièvre ne t'appartient pas. La règle veut que tu l'achètes au marché.

— Avec quoi voulez-vous que je l'achète ?

Le garde ne répondit pas. Cette discussion paraissait l'ennuyer profondément. Il fit un signe de tête à son compagnon qui descendit de sa monture et s'approcha de mon oncle. Cet homme boitait fortement de la jambe gauche et je distinguais une balafre violacée sur sa joue droite.

Il avait tiré de sa ceinture un solide bâton noueux avec lequel il frappa prestement Ebersolt aux genoux. Mon oncle poussa un cri et tomba sur le sol, face contre

terre. Les chiens tournaient en rond en une sorte de rituel macabre. L'un d'eux leva la tête un instant dans ma direction, la truffe frissonnante. S'il me repérait !

Le garde lia les mains de mon oncle et le tira sans ménagement, à l'aide de la corde, jusque sous le chêne. Ebersolt se débattait tant et plus mais cela était visiblement inutile. Le second homme vint prêter main forte et tous deux hissèrent mon oncle, fixant la corde à l'une des branches les plus basses. Il était donc retenu par les poignets, ses pieds à quelques pouces du sol. Je respirai. Ils n'allaient pas le pendre. Mais alors, que préparaient-ils ? Une fois de plus, ma main effleura le couteau fixé à ma ceinture.

Le visage grimaçant, mon oncle dévisageait les deux cavaliers.

— Vous êtes de la pire espèce !

Il tentait, à l'aide de ses pieds ballants de donner des coups à ses tortionnaires, mais c'était complètement inutile. Ça ne fit que déclencher les rires moqueurs des gardes.

L'homme qui boitait fit apparaître un long couteau courbe à la lame crénelée. D'un coup sec, il arracha les vêtements de mon oncle, découvrant son torse musculeux. Les chiens s'étaient mis à japper, à sauter, comme dans l'attente d'une récompense. C'est à cet instant que je compris ce qui allait se passer.

La lame glissa de la base du cou jusqu'au bas de l'abdomen. Le sang s'écoulait de la peau fendue et les viscères glissèrent au sol, encore retenus au corps. Mon

oncle poussait des cris horribles tant la douleur devait être insupportable.

Les chiens s'étaient jetés sur le sang chaud et les organes. Les hommes s'étaient reculés et admiraient le spectacle.

Je bondis, mon coutelas en main.

L'un des chiens, tournant sa tête massive, me fixa de son regard hostile et se propulsa dans ma direction. Je fis un pas côté et la gorge de l'animal rencontra la lame de mon couteau. Il poussa un cri aigu et s'écroula à mes pieds, agité de soubresauts nerveux.

Les gardes, alertés, s'étaient tournés dans ma direction. L'étonnement se lisait sur leurs visages et la perte de l'un des chiens sembla les mettre en colère.

— Sale morveux !

Déjà, ils s'élançaient vers moi, l'autre chien hésitant encore entre son repas et ma personne. Finalement, il ne suivit pas ses maîtres.

Je pris alors mes jambes à mon cou. Je connaissais bien la forêt, j'étais probablement bien plus leste que ces deux lourdauds, j'avais mes chances.

J'entrai dans le sous-bois, assez dense en cet endroit. J'effectuai de nombreux crochets pour compliquer la tâche de mes poursuivants. J'entendis, à plusieurs reprises, l'un des hommes appeler le chien rescapé.

— Belzebuth ! Belzebuth !

Je courus ainsi un long moment sans avoir réellement la notion du temps. Je n'entendais plus les cris des gardes pas plus que les aboiements du chien. Je

fis une pause pour reprendre mon souffle. Les dernières images défilaient en boucle devant mes yeux. Comment pouvait-on faire de telles choses ? Comment cela était-il possible ? J'avais déjà entendu parler de la cruauté sans bornes des gardes du Comte Schrantzer, mais je n'avais encore jamais été confronté à la réalité...

Je repris mon avancée, vers l'ouest. Il était hors de question, pour le moment, de rejoindre ma famille, au hameau. Les gardes n'allaient pas manquer de lui rendre visite. Ce qui m'inquiétait au plus haut point. J'allais me faire oublier un moment, c'était préférable. Je pouvais survivre dans la forêt un bon moment sans aucune difficulté.

Je traversai plusieurs ruisseaux, un sentier sablonneux, puis je suivis une pente qui menait vers les rives de la Magel. De l'autre côté, je quitterai les terres du Comte et serai, relativement parlant, moins exposé. Je connaissais quelques abris de forestiers où je pourrai attendre que l'orage passe.

Je traversai un nouveau chemin, de pierres, celui-ci, lorsqu'un galop se fit entendre. Un cavalier surgit. C'était mon homme à la balafre. Comment avait-il fait pour me retrouver aussi rapidement ? Je n'eus pas le temps de m'éclipser. Le cheval était sur moi, l'homme tenait son épais bâton à bout de bras et me frappa violemment sur le sommet de la tête.

Mon escapade prenait fin.

CH2

forêt de Bischoffsheim / col du Jaegertaennel / début juin

J'aime la marche, le grand air, le silence apaisant de la forêt. Particulièrement en ce moment car je suis sujet depuis peu à des cauchemars récurrents. Des scènes angoissantes dans lesquelles défilent des visages grimaçants de douleur et maculés de sang... Je ne comprends rien à ces rêves horribles. Je n'arrive pas à en saisir la raison... Je ne regarde pas de films d'horreur, je n'ai pas de lectures qui pourraient provoquer ce genre de phénomène et je mène une vie assez tranquille, quasiment sans histoires. J'ai contacté mon ami Benoît, je dois aller le voir la semaine prochaine. Il pourra m'aider, ces problèmes sont un peu son domaine, il trouvera sans doute une explication ainsi qu'un remède.

Aujourd'hui, j'ai choisi la forêt de Treisskopf, entre la Magel et le Lauterbach. De belles forêts aux essences variées, des sentiers très praticables et le tumulte de la rivière toute proche. Un vrai régal.

Dans mon sac à dos, l'inévitable K-Way, un sweat-shirt, une gourde de sirop de menthe, une bouteille d'eau, quelques biscuits au sésame, une banane, une lampe de poche, une paire de jumelles, un nécessaire pour allumer un feu, une couverture de survie, une

batterie pour mobile, une carte top25 et un couteau opinel à virole. Je ne pars pas pour huit jours, mais j'emporte toujours ces divers objets. Il m'est déjà arrivé, dans des endroits assez éloignés de la civilisation, d'être surpris par la nuit. J'ai été alors très content de disposer d'une lampe et d'un vêtement supplémentaire pour lutter contre la fraîcheur qui tombait. Si j'avais dû passer la nuit en forêt, j'aurais pu allumer un feu.

Aujourd'hui, il n'y a aucun risque. C'est une randonnée de 7 à 8 km, le dénivelé n'est pas très fort, il n'y a aucune difficulté particulière sur ce parcours.

De temps à autre, je m'arrête et j'écoute. Le vent dans les cimes des résineux, la rivière en contrebas, les oiseaux qui signalent mon approche. Pas de bruit d'une quelconque activité humaine. Il y a quelques endroits, comme celui-ci, où l'on échappe aux bruits qui ne relèvent pas de la nature. Il faut savoir en profiter et savourer l'instant.

J'ai eu une semaine assez chargée. Beaucoup de biens à faire visiter, beaucoup de déplacements, des rendez-vous nombreux. Je suis heureux de quitter la ville pour une après-midi afin de me ressourcer un tant soit peu.

Jé quitte le sentier balisé par des chevalets bleus. Je ne vais pas me perdre, le col est juste au-dessus, à cinq cents mètres environ. J'aperçois, à travers la canopée une clarté plus vive.

Hors du chemin, la sensation est différente. On est

réellement en pleine nature. Terre et végétaux, flore et faune, air et eau... La vie à l'état brut, à l'état originel, à l'état vrai, ce monde que bien des humains ne connaissent pas ou ne connaissent plus.

Je fais une pause, une gorgée de menthe me fait du bien. Je m'assieds un instant, je ne suis nullement pressé.

— On se balade ?

Une voix rugueuse m'interpelle dans mon dos.

Je me retourne.

Un homme de haute stature, le visage coiffé d'un bonnet de laine brun me regarde avec hostilité. Il porte une veste kaki, un pantalon épais de même couleur et de solides chaussures de cuir. En bandoulière, à son épaule gauche, un fusil. Ses yeux gris continuent de me fixer avec insistance.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Sympa le coin.

L'homme a un mauvais sourire qui découvre, sous sa moustache poivre et sel, des dents jaunies par le tabac.

— Tu te fous de moi ! fait-il en haussant la voix.

Je fais semblant d'ignorer la force du ton.

— Pardon ? De quoi me parlez-vous ?

L'homme fait un pas vers moi. Je sens la menace transpirer par tous les pores de sa peau.

— Dis-moi, mon coco. Tu me prends pour un idiot ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je me balade, pour répondre encore une fois à votre question.

J'essaie de rester de marbre, mais en réalité, je

commence à être inquiet. Ce type a l'air réellement dangereux. Je dois le prendre en douceur et le faire parler.

— Eh bien, tu vas très vite reprendre ton petit sac à dos et foutre le camp.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— C'est un domaine de chasse ici. Tu n'as pas vu les pancartes et la clôture ?

— Rien de tout ça, je suis vraiment désolé.

— Désolé ! Tu ne sais pas lire plutôt. Et la clôture, tu l'as cisaillée pour entrer ici ?

— Je vous dis qu'il n'y avait pas de grillage, sérieusement.

L'homme soupire profondément et s'approche encore un peu plus. Ses mâchoires sont agitées de tics nerveux, l'une de ses paupières cligne de façon incontrôlée.

Je suis tombé sur un cinglé !

Il fait glisser son fusil et le prends en main, me menaçant résolument.

— C'est un domaine privé. Chasse gardée ! Personne n'entre ici à part les membres du club et les amis du proprio, tu piges ça ?

— Je crois bien. Mais je continue à dire qu'il faudra revoir la signalétique et la clôture. Ça éviterait de se retrouver dans ce genre de situation.

— Quelle situation ? Tout va très bien. Tu es venu, tu repars...

— N'empêche que...

J'hésite entre filer doux et me révolter. Je ne suis pas du genre à me laisser marcher sur les pieds, mais là... Ce type avec son fusil, je ferais sans doute mieux de ne pas insister.

— Très bien, monsieur... ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire de connaître mon nom ? Tu veux te plaindre chez les flics ?

Sur ce, il avance encore, il n'est plus qu'à quelques pas. Je recule, saisis mon sac à dos et l'ouvre rapidement. L'homme a retourné son fusil et s'apprête à me fracasser le crâne avec la crosse de celui-ci. Par chance, j'évite le coup de justesse. Ma main, dans le sac, par réflexe, a saisi l'opinel. L'homme revient à la charge. Cette fois, il se jette sur moi et me saisit à la gorge, me faisant chuter sur le tapis de feuilles mortes. Ses mains m'enserrent, il va me tuer, c'est sûr. Alors, je vois rouge, ou plutôt, je vois des trucs inattendus, des visages qui se tordent de douleur, comme dans mes cauchemars, du sang qui s'échappe de corps éviscérés, des chevaux qui hennissent, des haches qui s'abattent... Tout devient flou.

Lorsque je reprends conscience, l'homme est au sol, à deux pas de moi, sur le flanc droit. Son œil gauche est crevé, l'humeur aqueuse coule sur sa joue. Son visage est lacéré et mon opinel est planté dans son cou, au niveau de la jugulaire.

Comment est-ce possible ? Est-ce moi qui ai fait ça ?

Je dois me rendre à l'évidence. À part moi et cet individu, il n'y a personne dans le coin. Je n'ai aucun

souvenir de mes actes, je ne me souviens pas d'avoir frappé cet homme avec mon couteau.

Je m'assieds, tends le bras et retire mon opinel de la plaie. Du sang continue à couler, faiblement, car la pression artérielle est visiblement proche du zéro. Le chasseur est mort.

Je ne demande pas mon reste, je ne dois pas m'éterniser ici. Prévenir la Gendarmerie n'est pas nécessairement une bonne idée. Que pourrais-je bien raconter ? Que j'ai tué un type dans la forêt et que je ne me souviens de rien ? Ça ne tiendra pas la route. Ici, il n'y a personne, pas de témoin, rien qui pourrait me mettre en danger. Et puis, ce type était un connard de la première espèce, il a essayé de me zigouiller. Bon débarras. J'essuie mon opinel dans la mousse, le range dans le sac.

Je dévale la pente et je file vers la rivière. Il est grand temps pour moi de rendre visite à Benoît.